

Ruta Sepetys

Ce qu'ils
n'ont pas pu
nous
prendre



Pôle fiction

Ruta Sepetys

*Ce qu'ils n'ont
pas pu nous
prendre*

*Traduit de l'anglais (américain)
par Bee Formentelli*

GALLIMARD JEUNESSE

Titre original : *Between Shades of Gray*
Édition originale publiée aux États-Unis par
Philomel Books, une filiale de Penguin Young Readers Group,
membre de Penguin Group (USA) Inc.

Tous droits réservés.

© Ruta Sepetys, 2011, pour le texte.

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2011, pour la traduction.

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2015, pour la présente édition.

En mémoire de Jonas Šepetys



Cette carte est destinée à donner au lecteur une idée de la distance énorme que Lina et sa famille ont parcourue. Elle n'est pas censée représenter avec exactitude toutes les frontières entre les pays.

LE VOYAGE





CALENDRIER DU VOYAGE

1^{er} Jour : Kaunas (Lituanie)

3^{ème} Jour : Vilnius (Lituanie)

4^{ème} Jour : Minsk (Biélorussie)

5^{ème} Jour : Orcha (Biélorussie)

6^{ème} Jour : Smolensk (Russie)

21^{ème} Jour : Traversée des montagnes de l'Oural

30^{ème} Jour : Omsk (Sibérie)

42^{ème} Jour : Camp de travail de l'Altai



306^{ème} Jour : Camp de travail de l'Altai

313^{ème} Jour : Biisk (Sibérie)

319^{ème} Jour : Camp Makarov

320^{ème} : Berges du fleuve Angara

350^{ème} Jour : Oust Kout (Sibérie)

380^{ème} Jour : Yakoutsk (Sibérie)

410^{ème} Jour : Traversée du cercle Polaire Arctique

440^{ème} Jour : Trofimovsk (Pôle Nord)

**VOLEURS
ET PROSTITUÉES**

Ils m'ont arrêtée en chemise de nuit.

Quand je repense à cette terrible nuit, je suis bien obligée d'admettre que les signes avant-coureurs n'avaient pas manqué : on avait brûlé des photos de famille dans la cheminée ; tard dans la soirée, j'avais surpris Mère à coudre à l'intérieur de la doublure de son manteau ses plus beaux bijoux et ses plus belles pièces d'argenterie ; Père n'était pas rentré de son travail. Mon petit frère, Jonas, posait des questions. J'en posais, moi aussi, mais peut-être me refusais-je à reconnaître les présages de la catastrophe. En réalité, mes parents avaient l'intention de prendre la fuite, ce que je ne compris que plus tard.

Ils n'ont pas pris la fuite. Nous avons été arrêtés.

14 juin 1941. Après m'être changée et avoir passé ma chemise de nuit, je m'installe à mon bureau pour écrire une lettre à ma cousine Joana. J'ouvre ma nouvelle écritoire en ivoire, assortie d'une boîte de plumes et de crayons, qu'une tante m'a offerte pour mes quinze ans.

La brise du soir entrée par la fenêtre ouverte flotte au-dessus de mon bureau, faisant voltiger

les rideaux. Je peux sentir le parfum du muguet que Mère et moi, nous avons planté voilà deux ans. Chère Joana.

Ce n'est pas un simple coup frappé à la porte, mais une véritable salve de coups, pressants, insistants, qui me fait bondir sur ma chaise. On martèle la porte d'entrée à coups de poing. Personne ne bouge à l'intérieur de la maison. Je quitte mon bureau pour aller jeter un regard furtif dans le couloir. Ma mère est debout, aplatie contre le mur, face à notre carte encadrée de la Lituanie. Elle prie, les yeux clos. Elle a les traits tirés par l'angoisse – une angoisse comme je ne lui en ai jamais vue.

– Mère, demande Jonas dont un seul œil apparaît dans l'embrasure de sa porte, est-ce que tu vas leur ouvrir? S'ils continuent comme ça, ils vont finir par défoncer la porte d'entrée.

Tournant la tête, Mère nous voit tous les deux, Jonas et moi, postés chacun sur le seuil de notre chambre, l'air interrogateur.

– Oui, mon chéri, je vais leur ouvrir, répond-elle en esquissant un sourire forcé. Je ne laisserai personne défoncer notre porte.

J'entends les talons de ses souliers résonner sur le parquet d'un bout à l'autre du couloir et vois sa longue jupe fluide danser autour de ses chevilles. Mère est belle, élégante, superbe même, avec un sourire éblouissant comme on en rencontre rarement et qui illumine toutes choses autour d'elle. J'ai de la chance d'avoir hérité de ses cheveux couleur de miel et de ses yeux d'un bleu éclatant. Jonas, lui, a son sourire.

Des voix tonitruantes retentissent dans le vestibule.

– Le NKVD! chuchote Jonas qui devient tout pâle. Tadas m'a dit qu'ils avaient embarqué ses voisins dans un camion. Ils arrêtent les gens.

– Non. Pas ici, pas nous, répliqué-je.

La police secrète soviétique n'a rien à faire dans notre maison. Je longe le couloir pour écouter et jette un coup d'œil à l'angle du corridor. Jonas a raison. Trois fonctionnaires du NKVD encerclent Mère. Ils portent des casquettes bleues bordées de rouge et ornées d'une étoile d'or. Un officier de haute taille tient nos passeports à la main.

– Nous avons besoin d'un peu plus de temps, dit Mère. Nous serons prêts au petit matin.

– Vingt minutes, un point c'est tout – ou bien vous ne serez plus en vie pour voir le lever du jour, réplique l'officier.

– Plus bas, je vous en prie, il y a des enfants ici, murmure Mère.

– Vingt minutes, répond-il en aboyant.

Sur ce, il jette son mégot de cigarette encore allumé sur le parquet propre de notre salon et l'écrase d'un coup de talon.

Nous étions sur le point de devenir des mégots de cigarettes.

2

Étions-nous vraiment arrêtés? Où était Papa? Je me ruai dans ma chambre. Une miche de pain frais avait surgi sur mon appui de fenêtre. Une épaisse liasse de roubles en dépassait. Mère apparut sur le seuil de la pièce, serrée de près par Jonas.

– Mais, Mère, où allons-nous? Qu’avons-nous fait? demandait-il.

– C’est un malentendu, Jonas. Lina, tu m’écoutes? Nous devons partir en catastrophe et emballer ce qui nous est utile plutôt que ce qui nous tient à cœur. Comprends-tu? Lina, vêtements et chaussures doivent être notre priorité. Essaie de caser tout ce que tu peux dans une seule valise.

Apercevant soudain le pain et l’argent sur l’appui de la fenêtre, Mère les fit glisser prestement sur le bureau avant de fermer les rideaux d’un coup sec.

– Promettez-moi d’ignorer toute personne qui cherchera à vous aider. Il ne faut en aucun cas que nous entraîniions famille ou amis dans ce chaos, entendu? Même si quelqu’un vous appelle, ne répondez pas.

– Sommes-nous vraiment arrêtés ? commença Jonas.

– Promettez-moi !

– Je te promets, répondit mon frère à voix basse. Mais où est Papa ?

Mère s'interrompt. Elle avait les yeux qui papillotaient.

– Il va nous rejoindre, répondit-elle. Nous avons à peine vingt minutes devant nous. Rassemblez vos affaires. Allons !

J'eus l'impression que ma chambre se mettait à tourner. La voix de Mère résonnait dans ma tête. «Allons. Allons!» Que se passait-il donc ? Le bruit des galopades de mon petit frère âgé de dix ans à travers sa chambre m'arracha soudain à ma torpeur. Je tirai ma valise du placard, la posai sur le lit et l'ouvris.

Un an auparavant, oui, très exactement un an jour pour jour, les Soviétiques avaient commencé à déplacer leurs troupes à l'intérieur de nos frontières. Après quoi, en août, la Lituanie avait été officiellement annexée à l'Union soviétique. Quand je m'en étais plainte le soir, à table, Papa s'était emporté contre moi, m'enjoignant de ne plus jamais, jamais tenir le moindre propos désobligeant à propos des Soviétiques. Il m'avait expédiée ensuite dans ma chambre. Après cet incident, je cessai de m'exprimer à voix haute à ce sujet. Ce qui ne m'empêcha pas d'y réfléchir beaucoup.

– Des chaussures, Jonas, une paire de chaussettes de rechange, un manteau ! entendis-je Mère crier à l'autre bout du vestibule.

Je m'emparai de la photo de famille sur l'étagère et déposai le cadre d'or, côté pile, au fond de la

valise encore vide. Les visages de la photo prise à Pâques, deux ans plus tôt, me regardaient. Ils semblaient heureux, inconscients. Grand-mère était encore en vie à l'époque. Si nous devions vraiment aller en prison, je souhaitais qu'elle m'y accompagnât. Mais nous n'irions pas en prison, nous ne pouvions pas y aller. Quel mal avons-nous fait ?

Des bruits de portes et de tiroirs claqués retentissaient à travers toute la maison.

– Lina, dit Mère en entrant précipitamment dans ma chambre, les bras chargés, dépêche-toi !

Sur ce, ouvrant mon placard et les tiroirs de ma commode, elle se mit à jeter des choses, fourrer des choses dans ma valise avec une sorte de frénésie.

– Mère, fis-je, je n'arrive pas à trouver mon carnet de croquis. Où est-il ? demandai-je, en proie à la panique.

– Je ne sais pas. On en achètera un autre. Termine tes bagages. Vite !

Jonas arriva en courant dans ma chambre. Il portait son uniforme, avec sa petite cravate, comme s'il partait pour l'école, et il tenait son cartable à la main. Il avait même soigneusement peigné sur le côté ses cheveux blonds.

– Je suis prêt, Mère, déclara-t-il d'une voix tremblante.

Mère s'étrangla presque en l'apercevant en tenue de collégien.

– N-n-non ! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée avant de s'interrompre pour tenter de retrouver une respiration normale. Non, mon ange, ta valise, reprit-elle ensuite à voix plus basse. Viens avec moi.

Et, empoignant Jonas par le bras, elle l'entraîna dans sa chambre.

– Lina, lança-t-elle encore, mets tes chaussettes et tes chaussures. Dépêche-toi!

Et elle me jeta mon imperméable d'été, que je passai aussitôt.

J'enfilai mes sandales et attrapai deux livres, ma brosse à cheveux et une poignée de rubans. Où était donc passé mon carnet de croquis? Je pris mon écritoire, ma boîte de plumes et de crayons, ainsi que la liasse de roubles restée sur le bureau et posai le tout au milieu du tas d'objets hétéroclites que nous avions flanqués dans la valise. Puis je claquai les serrures d'un coup sec et sortis en courant de la pièce; les rideaux voltigèrent et vinrent battre la miche de pain frais qui trônait toujours sur mon bureau.

Apercevant mon reflet dans la porte vitrée de la boulangerie, je m'arrêtai un bref instant. Je remarquai une trace de peinture verte sur mon menton et la grattai pour l'enlever avant de pousser la porte. Une cloche tinta au-dessus de ma tête. Il faisait bon dans la boutique qui sentait la levure.

– Lina, quel plaisir de te voir! s'écria la boulangère qui se précipita au comptoir pour me servir.
Que puis-je pour toi?

Elle semblait me connaître.

– Je suis désolée, je ne...

– Mon mari est professeur à l'université, expliqua-t-elle. Il travaille dans le département de ton père. Je t'ai vue l'autre jour en ville avec tes parents.

Je hochai la tête.

– Ma mère m'a demandé de passer prendre une miche de pain, dis-je.

– Bien entendu, fit la femme en se hâtant derrière le comptoir.

Et, enveloppant une belle miche bien dodue dans du papier brun, elle me la tendit. Mais quand je voulus la régler, elle secoua la tête.

– Je t'en prie, chuchota-t-elle. De toute façon, jamais nous ne pourrons nous acquitter de notre dette envers vous.

– Je ne comprends pas.

Je lui tendis à nouveau les pièces de monnaie, mais elle fit semblant de ne pas les voir.

La cloche tinta. Quelqu'un entra dans la boutique.

– Transmets à tes parents mon meilleur souvenir, dit la femme en se déplaçant pour servir l'autre client.

Plus tard, dans la soirée, je questionnai Papa à propos du pain.

– C'était très aimable de sa part, mais sans aucune nécessité, commenta-t-il.

– Qu'as-tu donc fait ? demandai-je.

– Rien, Lina. As-tu terminé tes devoirs et appris tes leçons ?

– Mais enfin, Papa, tu as sûrement fait quelque chose pour qu'elle t'offre ce pain, insistai-je ; tu as dû le mériter.

– Je n'ai rien mérité du tout. On milite pour ce qui est juste, Lina, sans attendre la moindre récompense ni même la moindre gratitude. Et maintenant, sauve-toi et va finir ton travail.